

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lucien LATHION

A St-Maurice en 1854

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 86-95

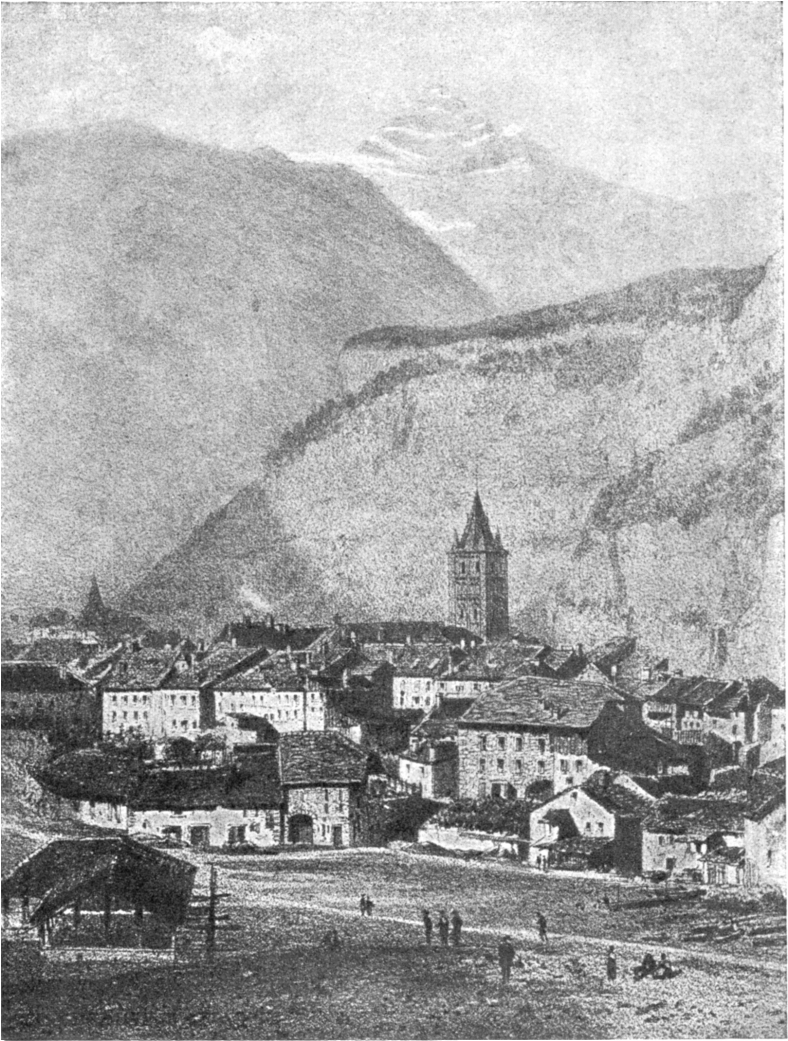
© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# A St-Maurice en 1854

En 1854, le voyageur qui quittait Paris pour Genève et la Suisse, pouvait utiliser le train jusqu'à Mâcon. C'était une joie touristique considérable de filer ainsi à « toute vapeur », c'est-à-dire à 40 kilomètres à l'heure, à travers cette belle campagne que parcourt maintenant à 140 kilomètres, le *Mistral*, le train le plus rapide de la SNCF. A Mâcon, le voyageur prenait bourgeoisement place à côté du conducteur, sur la banquette de la carriole publique, qui le déposait à Genève. Une petite armada était là à sa disposition pour poursuivre le voyage : les « gros steamers », comme on appelait les deux principaux bateaux à vapeur, l'« Helvétie » et le « Léman », qui mouillaient dans la rade, puis le menu fretin, l'« Aigle », le Guillaume Tell » et la « Ville de Nyon ».

Les touristes en route pour le Valais venaient généralement en bateau jusqu'à Villeneuve. Là, un berlingot, communément qualifié de délabré, les recueillait. Douze places pour vingt voyageurs. L'infortunée guimbarde subissait un véritable assaut. Ce fut du moins à grand renfort de coudes qu'un Français par ailleurs fort aimable, M. de Chaumont, auteur de descriptions et curiosités sur la Suisse et la Savoie, réussit à se hisser sur l'impériale et à s'installer entre deux Anglaises très effarées et fort inquiètes sur le sort de leurs caméristes, perdues sur la place avec les bagages. Au premier occupant ! Le droit du plus fort ! « Je fis bien, conclut philosophiquement notre voyageur, car sans cette ténacité, je restais à Villeneuve, assis sur le rivage, et contemplant les beautés du lac. »

Les touristes laissés pour compte ou pour la prochaine course, les caméristes affolées et les deux Anglaises séparées de leurs valises et s'exclamant vainement : *C'est oune infémie*, tentèrent, pendant une bonne demi-heure, de fléchir l'incorruptible conducteur, qui fut comme un dieu Terme. Il avait des oreilles pour ne pas entendre. Enfin le véhicule roula en direction de St-Maurice « avec un



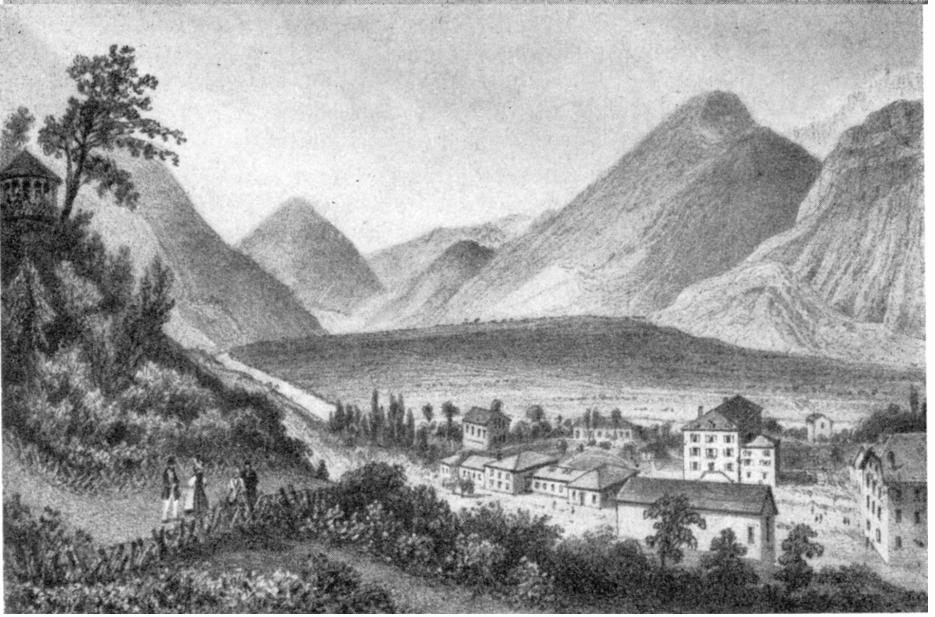
La ville de St-Maurice  
Lithographie d'Eugène Cicéri, 1862

bruit de ferraille assourdissant »! Il y a cent ans, on peut être sûr qu'il y avait tout autant de bruit qu'à notre époque, sur les chaussées et dans les localités à auberges.

Toutes sortes de véhicules sillonnaient, comme de nos jours, les routes : landaus, chars-à-bancs, berlines, calèches, tilburys, briskas, tapeculs. La plupart de ces engins de locomotion que croise notre voyageur, lui semblent des voitures de rebut, achetées en France au rabais, passées de mode, mais rendant encore de bons services en province. Elles se louaient très cher aux touristes en séjour dans la région, de deux à dix francs, pour quelques heures. Et si vous étiez réticent, si vous cherchiez à faire rabattre, on vous laissait en plan dans la campagne, d'après notre voyageur, à « compter les arbres de la route... ou les poteaux de l'unique fil qui compose le télégraphe électrique (sic). »

La description du paysage de la plaine du Rhône est assez banale. Notre auteur ne relève rien de particulier entre Villeneuve et Aigle. Une course de ce genre, à l'époque, en direction du Valais, comportait un complément obligé pour pimenter les impressions : la rencontre d'au moins un goîtreux ou crétin, dont on nous donne généralement le portrait en pied. Cela est régulier. Le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est la belle époque, l'époque classique de ces contacts entre touristes élégants et naturels affligés « d'horribles goêtres » comme dit l'un d'eux. De bons esprits, Alexandre Dumas ou Théophile Gautier, n'échappent pas à la règle. Avant eux, il n'y a guère que Rousseau ou Chateaubriand pour y déroger.

Donc, à Aigle, pendant que l'on relaie, une femme défigurée par une invraisemblable tubérosité, s'approche du berlingot, sous couleur d'offrir des rafraîchissements. A la vue « d'une pareille Hébé », les Anglaises pensent s'évanouir, ce qui permet à M. de Chaumont de s'empressement autour de ces voyageuses, pour les reconforter, leur donner une leçon de géographie et leur démontrer qu'il n'y a rien là que de naturel. « Non, Mesdames, explique-t-il, ce n'est pas quelque *fourie d'enfer*, comme vous dites, mais une femme, une pauvre femme qui ressemble beaucoup à d'autres femmes de la contrée. Le Vallais est



Cliché gracieusement offert par  
la Direction de l'Etablis. thermal

Bains de Lavey, vers 1860  
Lithographie de J. Jacottet

fameux par ses crétins et ses goîtres, dont il gratifie même le beau sexe ! »

La diligence se remet en route. A Bex, les hôtels étaient archi-bondés et leurs galeries « émaillées de touristes ». Notre voyageur se rendait aux bains de Lavey, alors dans toute leur vogue. Il y arriva juste à point pour voir des pêcheurs au service de l'hôtel tirer des nasses en osier « deux énormes truites d'au moins trente livres chacune », ce qui est de bon augure. Il pouvait y avoir vingt ans que ces bains étaient en exploitation. Ils valaient à Lavey une réelle célébrité. On sait qu'en 1831, un pêcheur fit la constatation que l'eau du Rhône était tiède en cet endroit. Sous la direction de M. de Charpentier, directeur des Salines de Bex, et avec l'appui des pouvoirs publics, on réussit à isoler ces sources thermales. L'exploitation en fut

intéressante, puisqu'en 1854, on trouve à Lavey une centaine de villégiateurs, accourus de tous les pays : Suisse, Allemagne, France, Pologne, Russie, Danemark. Notre auteur souligne la morgue des Genevoises et nous dit du bien d'un M. Girod, directeur de l'établissement.

Il esquisse une brève description de la vallée du Rhône, avec ses étonnants contrastes de la nature sauvage et de la nature cultivée, qui rappelle les lignes de Rousseau. Il disserte sur l'éboulement du Tauredunum et l'emplacement à *Epaunum* d'après Marius d'Avenches et Grégoire de Tours. Il rapporte aussi la légende de saint Martin en visite à Agaune, et prétend avoir vu la pierre sur laquelle avait roulé le chef de saint Maurice. On la lui montra à *Virolez*, dont la chapelle possédait des fresques qui n'étaient que « de misérables peintures ».

La visite de la ville ne fournit pas à notre voyageur grande provision d'observations. Le pont, comme toujours, retient l'attention de ce passant d'un jour. Du côté vaudois, il était protégé par un corps-de-garde et un bastion. Du côté valaisan par un château-fort et de menus ouvrages. Soldats vaudois et milice valaisanne fraternisaient à distance. La « terrible Dent-du-Midi » lui semble inimaginablement haute et décharnée. Quant à la Pisse-Vache, qu'il vit en passant, elle faisait une chute de « six cents pieds », ce qui peut se lire dans un bon nombre d'ouvrages du temps.

Le costume des Valaisannes, c'est-à-dire des dames de St-Maurice le séduit, spécialement leurs petits chapeaux ornés de ruban « d'or et d'argent ». Mais ce qui l'étonne davantage, c'est de voir à l'église paroissiale bon nombre de femmes « portant une robe blanche » à capuchon blanc, passée par-dessus la robe ordinaire... Je remarquai aussi, dit-il, que des chantes ont un capuchon blanc sur la tête. » Le prédicateur du jour était un Français réputé pour son éloquence, un M. Combalot, qui fut, comme il se doit, « grand et sublime ».

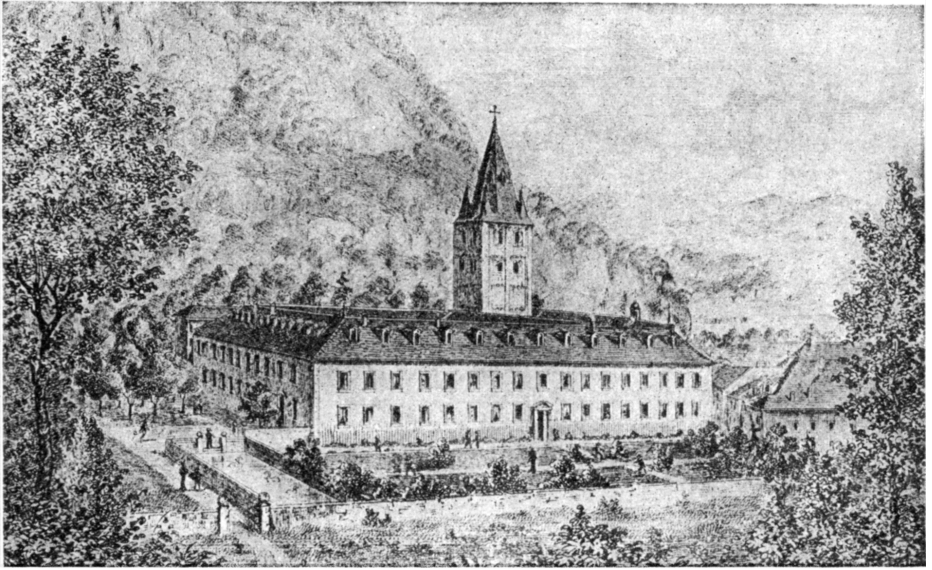
Dans l'église, il examine curieusement « les fresques, assez modernes qui la décorent. Je remarquai surtout, ajoute-t-il, qu'à la voûte on avait fort habilement mis les réalités de la religion chrétienne en face des figures de la religion mosaïque. Mais ce que nous eûmes grand plaisir

à étudier, ce fut la boiserie qui accompagne les stalles du chœur. Je ne dirai pas qu'elles sont d'un travail fini, mais tout au moins offrent-elles un ensemble de beautés que l'œil contemple avec bonheur... »

La cité lui paraît fort exposée aux chutes de pierres, au pied des rochers de Vérossaz. Aussi, à cet endroit, beaucoup de maisons portaient des toits crevés par des blocs catapultés de haut. Croyez-vous qu'on songeât à y porter remède ? On réparait le toit. Au besoin, on reconstruisait la maison, mais au même endroit. Et l'on ne s'en inquiétait plus jusqu'au prochain bombardement. Et puis, on y avait su deviner un élément essentiel dans l'art de la construction des abris : la possibilité de sortir d'une maison en ruines. « Chaque demeure, dit-il, est pourvue d'une cheminée si large dans son conduit, qu'au besoin, si la maison était obstruée par un éboulement quelconque, on pourrait faire tout un déménagement par cette voie de communication. »

Pour ce qui est de l'Abbaye, voici ses impressions. « Le monastère est une fort antique construction qui n'offre rien à remarquer, si ce n'est le calme et l'air affable des chanoines qui l'occupent, en y consacrant leurs talents et leur vie à remplir les honorables et utiles fonctions de professeurs dans le collège qu'ils y ont fondé. » Le trésor, qu'il visite sous la conduite de Monseigneur en personne, un prélat « au noble et saint visage », ne l'emballa pas autrement.

Nous avons un petit fait historique, l'éboulement du St-Barthélemy du 26 août 1835, qui est ainsi raconté « A onze heures et demie du matin, les habitants de la vallée furent effrayés par un bruit épouvantable, semblable au roulement de la foudre, qui se fit entendre du côté de la Dent-du-Midi... Tout-à-coup, on vit sortir un nuage de poussière suivi d'une masse noire et épaisse d'une hauteur considérable, roulant sur elle-même si rapidement, qu'ils eurent à peine le temps de s'enfuir sur la pente de la montagne voisine. Cette masse était un mélange de terre, de gravier, de blocs de rochers, de fragments de glaces et de neige. En approchant de la vallée, elle se partagea en trois branches, à cause de l'inégalité du terrain : celle de droite alla vers le midi et s'arrêta bientôt ; les deux



**L'Abbaye vers 1860**  
Lithographie d'Emile Vuilloud

autres suivirent heureusement le cours du torrent de St-Barthélemy et vinrent jusqu'au Rhône, à travers cette forêt qu'on appelle le Bois-Noir, et couvrant la vallée jusqu'à Evionnaz sur une largeur de neuf cents pieds, inonda les champs, les vergers, les maisons et couvrit la route... »

Les renseignements les plus pittoresques nous sont fournis par sa visite à l'ermite du Scex. Ils sont assez peu connus. Nous les puisons dans son texte, tels qu'il les rapporte, et sans autre vérification.

Monsieur de Chaumont enfila donc les zigzags du rocher. Il eut un regard pour les stations du Chemin de Croix, « assez heureusement peintes sur cuivre », mais fort dégradées par des inscriptions de malotrus « qui ne respectent rien ». Il faisait très chaud, et c'est tout ruisselant qu'il arriva à la chapelle, dont la porte était close. Il



heurta l'huis de la cellule dans laquelle le bon ermite s'était réfugié, au frais, et il le trouva occupé « à se faire une boisson blanchâtre, pour se rafraîchir ».

Un vieillard de soixante-dix ans, petit de taille, blanc de cheveux, vêtu d'une lévite élimée. Simplicité extrême du réduit dans le rocher, dont les aspérités servaient d'armoires et de buffets ; quelques livres pieux, une vieille épinette et un accordéon sollicitent les regards de notre touriste, ainsi que diverses gravures de paysages qui ornaient les parois. L'ermite se nommait Philippe Brière, originaire d'Orléans. Tout jeune, il avait servi sous Bonaparte en Italie, s'était battu à Novi, puis, plus tard, avait passé en Suisse, où il s'était improvisé maître d'école. Il avait le cœur trop tendre « pour continuer de tuer dans les batailles » de l'Empire. Mais ce métier de pédagogue n'allait pas sans ennuis. Ses élèves étaient particulièrement turbulents « et formaient un bataillon plus difficile à faire manœuvrer que ma compagnie de voltigeurs » apprend-il à son hôte. De sorte que, s'étant rendu un jour en pèlerinage à Notre-Dame du Scex, et ayant apprécié la tranquillité et la beauté du site, il décida d'y rester. Ce désir est agréé par l'autorité religieuse, et Philippe Brière ne tarda pas à succéder à l'ermite en titre, dont la vieillesse approchait de celle des Pères du désert.

Il marqua donc d'un caillou blanc le jour où il s'y installa, y vivant fort heureux, mieux que le « visiteur dans son palais ». Pour tuer le temps que lui laissaient ses dévotions, il exerçait diverses industries recommandables, mais nullement rémunératrices.

Ainsi, il était poète. Du moins, il se laissa arracher cet aveu, et sollicité vivement, exhiba un vieux cahier barbouillé, en rougissant d'aise. Il y avait écrit pas mal de vers, dont les spécimens ci-dessous, « sans doute les meilleurs », nous furent conservés par M. de Chaumont. La perte du recueil ne semble pas à jamais regrettable.

« Dans cette solitude,  
Bien loin de m'ennuyer, je me livre à l'étude.  
Je passe d'heureux jours ainsi par habitude,  
Plus content qu'un roi rongé d'inquiétude. »



**La chapelle du Scex**

Lithographie de J. Jacottet, vers 1860.

Ou encore ceux-ci :

« Ville d'Agaune, tu es heureuse  
D'avoir aussi proche de toi  
Des reliques si précieuses.  
Honore-les souventes fois.

Sois toujours fidèle à la grâce ;  
Tâche d'accomplir ses desseins,  
Afin d'obtenir une place  
Au milieu des anges et des saints. »

Oui, Monsieur, disait l'ermite, et il le répétait à tous ses visiteurs... mon sort est beau ! Bien plus beau que vous ne pourriez le croire !

Là-dessus, il ouvrit son épinette et joua un air de sa composition, car il était aussi compositeur. Une musique assez extraordinaire courut le long des rochers. Il passa ensuite à l'accordéon, dont les accords ne plaquaient pas mieux.

Satisfait de ses talents, l'ermite fit visiter la chapelle à son hôte, qui s'intéressa surtout aux innombrables ex-voto. « Je me demande comment, écrit-il, sur une saillie aussi étroite du rocher, on a pu construire cet édifice assez grand pour contenir cent cinquante personnes. »

En quittant ces lieux pour poursuivre son voyage en Valais, M. de Chaumont se déclare enchanté du site et de l'ermite, dont le serein détachement des choses de ce monde ne laissa pas de le frapper. Et il le félicita chaudement, moins pour son activité artistique que pour sa belle philosophie.

Lucien LATHION